

Pour que les dieux descendent...

L'être humain est un animal étrange qui porte derrière lui tout un monde ouvert, un monde qui lui appartient et qui le prolonge, un monde original, sans frontières, infini... De même que le Bourgeois-gentilhomme parlait en prose sans s'en douter, chacun connaît son monde personnel sans même y penser ; chacun le visite quotidiennement sans jamais se poser de question à son sujet, ni de quelle essence il est, ni par quel chemin s'y rendre. Toutefois il existe quelques familles de personnes qui en ont une connaissance plus nette que les autres, plus lucide. Grâce à cette conscience qu'elles en ont, il leur devient possible d'y entrer à volonté, d'y évoluer et agir en toute clairvoyance : ces gens-là sont les artistes, les créateurs intuitifs, les adeptes de la méditation, les chamanes... Cet univers intangible propre à chacun, nous l'appellerons par commodité *le Monde du Rêve*.

Parmi les rêveurs lucides dont je viens de parler, artistes et chamanes présentent un statut particulier : en effet, au cours des voyages qu'ils effectueront par la pensée, ils ne devront pas demeurer forcément dans l'immobilité ; au contraire ils auront besoin de se mettre en action et se déplacer physiquement, souvent même avec une grande dépense d'énergie.

« *L'artiste est un contemplatif actif...* » : le pianiste virtuose Aldo Ciccolini¹ avait énoncé un jour, à l'occasion d'une master-classe, cette définition qui en l'occurrence désignait le musicien interprète, mais également s'entendait pour toutes les formes d'expressions artistiques. À cette époque, nous étions encore des élèves ; avec son air de rien, cet oxymore nous avait bouleversés, c'était une petite clé qui nous était donnée, mais elle allait permettre une ouverture sur des perspectives inattendues.

Je viens de dire « *nous avait bouleversés* »... l'emploi du pronom pluriel *nous* est abusif, c'est *elle* que je devais écrire... *Elle*, Francette Cléret, qui a été l'inventrice visionnaire et la traductrice d'une méthode de travail artistique et chamanique particulière. Bien qu'ayant toujours été à ses côtés (ma présence dans le public de cette master-classe justifierait le *nous*) mon rôle a été de la suivre sur son chemin difficile et de partager les avancées de sa recherche...

Avant de poursuivre, il me faut revenir à l'origine ; au temps où, elle et moi, nous étions de jeunes élèves dans notre premier cours d'art dramatique. Notre professeur nous disait alors parfois : « Vous devez acquérir toutes les techniques du

¹ Aldo Ciccolini : né à Naples le 15 août 1925 et mort à Asnières-sur-Seine le 1^{er} février 2015, pianiste classique italien, naturalisé français en 1971. Il a été l'interprète de l'ensemble des compositeurs ayant écrit pour le piano à partir de Mozart jusqu'au xx^e siècle ; il a été un redécouvreur d'auteurs français oubliés : Erik Satie, Déodat de Séverac...

comédien afin d'être solides et capables d'assurer au mieux, soir après soir, les représentations des spectacles pour lesquels vous serez engagés... Par ailleurs... il se produira peut-être quelques fois – très rarement – où *les dieux descendront*... ce seront des moments de grâce inexplicable où votre interprétation touchera à la magie ; vous serez *inspirés*, sans que personne puisse expliquer vraiment ni le pourquoi ni le comment... La « magie », je ne vous l'apprendrai donc pas puisqu'il est impossible de savoir « de quoi c'est fait ». S'il vous est donné, un soir de représentation, de vivre un miracle de cette sorte, accueillez-le comme un cadeau et remerciez les *dieux*... Mais, malheureusement, ça ne s'apprend pas... »

Francette Cléret n'a pas accepté d'entendre simplement ce constat péremptoire et définitif. Ce qu'elle attendait du jeu scénique justement, c'était précisément « l'instant magique », ce moment d'intensité incomparable où l'interprétation artistique permet d'accéder à une autre réalité ; où l'intelligence intuitive, la poésie, l'art, (employons tous les mots que l'on veut) se mettent à parler directement et intimement à chaque personne présente avec une évidence lumineuse ; où tous les esprits se sentent touchés ensemble et chacun en particulier... En bref, lorsque la scène est traversée par le souffle de l'inspiration... Francette refusait d'admettre que l'Art, au sens où elle l'entendait, était condamné à dépendre en grande partie des humeurs d'un « divin hasard ». Selon elle, la magie de l'interprétation ne devait pas résulter d'un heureux concours de circonstances, de la conjonction fortuite de dispositions ambiantes particulièrement favorables et de bonnes conditions physiques et morales... Elle voulait comprendre comment et pourquoi « *les dieux descendaient* » – L'expression, en usage dans le jargon théâtral pour désigner ces « états de grâce », était plutôt bien trouvée ; elle traduisait ce que chaque spectateur, chaque témoin devine sans le formuler forcément : qu'il y a là un rapport avec une dimension qui dépasse le niveau ordinaire de la conscience ; qu'il s'agit bien d'un état de conscience modifié grâce auquel s'établit une connexion spirituelle certaine, offrant des possibilités de compréhension et de perceptions élargies –. Francette Cléret s'est juré de résoudre ce qu'on lui présentait comme un mystère insoluble. Ce fut un travail de recherche, ou plutôt un combat obstiné, qui s'étala sur plusieurs années ; des luttes avec elle-même et contre elle-même, jusqu'à ce qu'elle se révélât capable de répéter à volonté le processus qui conduisait l'inspiration, la pensée intuitive, à s'incarner. Lorsque je me rappelle ce long temps d'apprentissage, je pense à un « combat avec l'Ange », un affrontement du corps et de l'invisible qui, à la différence de l'épreuve de Jacob, n'a pas duré une seule nuit mais des milliers de jours ; un cheminement strictement personnel et solitaire... avec de loin en loin, quelques jalons proposés sous la forme d'un enseignement venu à point, au bon moment pour l'aider à franchir un cap ; le jalon pouvait parfois se présenter dans une formule aussi simple que la phrase d'Aldo Ciccolini – *L'artiste est un contemplatif actif*.²

Elle a réussi à mettre au point une pratique exigeante ; difficile parce que réduite à l'essentiel, sa simplicité même ne s'accommodant pas de l'approximation. C'est un processus qui, à chaque fois, oblige à s'engager en repartant de rien, c'est-

² Je tiens à dire ici notre gratitude envers celles et ceux qui nous ont apporté leur aide sur le chemin, certains durant plusieurs années, d'autres quelques jours ou quelques heures : Aldo Ciccolini ; Geneviève Rex qui a tant aidé à explorer les mystères de la voix et du corps, sans toujours avoir elle-même une conscience réelle de ce qu'elle *transmettait* ; Liliane, Lilou, qui, à travers la nuit opaque de la cécité, transmutait les corps du bout de ses doigts magiques ; Jean Darnel : il ignorait sans doute comment les dieux descendaient, mais par ailleurs son intransigeance et son humour cruel nous faisaient avancer de gré ou de force ; Bernadette Lange, qui connaissait quelques formules-clés pour ouvrir certaines portes ; Jacques Berthon, qui connaissait si bien l'art de rêver lorsqu'il déchiffrait les arcanes du ciel ; Soledad Ruiz ; Wolf Wies et l'équipe du Processus Hofmann... La liste n'est pas exhaustive. Que les mânes de celles et ceux que j'oublie me pardonnent ; si la mémoire me fait défaut au moment d'écrire leurs noms, leurs paroles et leurs gestes généreux n'en restent pas moins intimement associés à la réalisation de nous-mêmes et à nos créations.

à-dire sans références, sans souvenirs, sans idées préconçues... Une expérience toujours donc inédite, qui ne se laisse pas encadrer entre des dogmes ou des définitions scolaires, lesquels feraient sans doute office de garde-fous rassurants, mais ne permettraient de transmettre que des reproductions approximatives du réel, des clichés autrement dit... Engagés ensemble dans cette espèce d'exploration funambulesque où je l'avais suivie, nous avons entraîné en profondeur nos corps d'artistes-interprètes pour qu'ils deviennent des instruments libres et transparents, les plus libres et transparents possible ; des corps-instruments que toute pensée, *toute inspiration*, traverse sans frein, où la pensée intuitive s'incarne pour prendre la parole.

Pour définir cette pratique, nous parlions, en termes volontairement très banals, du *placement de la pensée dans le corps*.

L'artiste est un contemplatif actif... le chamane aussi.

Nous poursuivions notre progression d'artistes-interprètes sans soupçonner, bien évidemment, que les chamanes avaient besoin, eux aussi, d'installer leur conscience dans le corps physique d'une façon particulière et que ce placement était le même que le nôtre. Les chemins spirituels suivant une logique que la raison ne prévoit pas toujours, c'est naturellement et sans que nous ayons décidé a priori cette démarche que nous avons été amenés à croiser la voie du chamanisme... Un jour, nous avons rencontré, par *hasard*, un chamane ; puis, peu après, d'autres chamanes, et de plus en plus de chamanes...

Très vite, nous avons compris à quel point art et chamanisme sont étroitement liés. Chaque chamane utilisait au moins une discipline artistique dans le cadre de ses pratiques, que ce fût la peinture, la sculpture, ou que ce fût encore le chant, la danse, la musique, voire le théâtre... Dans certains cas, nous avons pu voir l'œuvre d'art réalisée par un chamane avant de connaître celui-ci dans l'exercice de ses pratiques ésotériques ; la qualité de l'œuvre, tableau ou sculpture, nous renseignait d'emblée sur les pouvoirs et les savoirs spirituels de l'auteur. D'autres prises de contact eurent lieu à l'occasion de cérémonies qu'un chamane conduisait en utilisant le chant ou la musique instrumentale : le plus ou moins de talent artistique du maître de cérémonie répondait bien, là encore, à son plus ou moins haut niveau de connaissance chamanique.

Le passage de l'autre côté du miroir.

Le chamane voyage dans le *Monde du Rêve*. Ceci n'est pas une métaphore... C'est bien dans cet univers du songe qu'il rencontre ses guides et ses ancêtres ; c'est là qu'il peut se mouvoir et se transformer en toute liberté ; là qu'il pourra agir sans contrainte ni entrave afin de corriger les désharmonies, les

dysfonctionnements, les désordres survenus quelque part dans la nature ou chez un patient ; c'est là que lui seront transmis les gestes et les chants pour conduire une cérémonie...

Lorsque le chamane ou l'artiste entre en action, sa pensée va s'abandonner sur le même chemin que l'endormissement : elle glisse vers l'arrière du crâne, puis coule vers la moelle épinière ; elle descend ensuite dans le dos par le conduit même des vertèbres. Rien d'extraordinaire jusque là, puisque c'est la voie naturelle qui conduit au sommeil. Celui qui médite, celui qui entre en contemplation amène également sa conscience à la même place à l'arrière de lui-même. Chamane, artiste, méditant ne s'arrêteront pas à ce stade où le dormeur, ayant atteint son but, plonge dans le sommeil. Leur pensée, demeurant en état éveillé, doit encore traverser une couche nébuleuse que l'on pourrait comparer aux limbes décrits par certains récits mythologiques ; elle doit percer cette zone d'engourdissement, la traverser pour passer... de *l'autre côté du miroir*... Ici chamane et méditant se sépareront, ce dernier poursuivant sa progression dans l'immobilité³.

Enfin libre dans son royaume de rêveur souverain, le chamane ou l'artiste non seulement perçoit, capte, écoute les communications des esprits, mais encore il officie, il s'engage avec toute la puissance de ses muscles, de ses os, de ses organes. Au plus intense d'une cérémonie ou d'une représentation, dans un déchaînement qui se traduit parfois par des danses effrénées, des chants envoûtants, des cris stridents, dans un déploiement d'énergies paroxystique, le cerveau du chamane et de l'artiste fonctionne sur les mêmes fréquences que le cerveau de celui qui dort, dans un état de calme absolu.

*
* *

L'état de contemplation est si naturel qu'il n'est personne qui n'y ait été plongé un jour par surprise ; c'est alors ce même processus décrit qui a été mis en œuvre inconsciemment. L'élément déclencheur a pu être la vision d'un paysage, d'un spectacle, tout événement qui entre en résonance profonde avec soi... Pour ma part, je peux me rappeler des centaines de situations où, sans que je le prévoie, ma pensée a glissé automatiquement dans cette zone de mon dos, entre mes omoplates.

Une expérience marquante entre autres : c'était au musée Van Gogh à Amsterdam ; j'étais arrêté devant un des arbres en fleurs que Vincent Van Gogh a peint dans la campagne aux environs d'Arles. La puissance de sa vision s'est imposée à moi, de même qu'à tous ceux qui se trouvent en état de disponibilité, qui sont *vulnérables* pour mieux dire, à l'instant où ils regardent le tableau. Je savais que mon esprit avait rejoint dans mon corps l'endroit où le peintre était lui-même placé dans son corps lorsqu'il brossait sa toile ; je voyais le tableau avec ses yeux et de la même façon qu'il avait absorbé du regard l'arbre éblouissant dressé devant lui. Le placement de la pensée dans le corps se transmet par mimétisme entre les personnes, le plus péremptoire entraînant celui de ses interlocuteurs qui est moins affirmé ; il agit encore ainsi à travers le temps et l'espace par le truchement d'une œuvre...

³ Il n'est pas question d'établir une hiérarchie en considérant une pratique supérieure à une autre. L'artiste et le chamane, parvenus à l'étape contemplative, poursuivent leur progression dans l'action physique ; le méditant continue dans l'immobilité la sienne qui peut l'amener à des niveaux de conscience extrêmement élevés... il n'y a pas d'échelle de valeur à établir, les buts visés ne sont pas les mêmes, voilà tout...

Comment décrire cet état de contemplation, quasi extatique ?... Sensation que le front s'est ouvert et s'écarte comme si l'os entre les sourcils était troué ; le cerveau semble basculer en arrière, vers la base du crâne, au-delà même du crâne, dépassant le corps physique, et coule le long d'une colonne qui est comme une réplique hologramme, détachée derrière soi, de la colonne vertébrale ordinaire ; la pensée s'installe à l'arrière du dos, dans cette zone de paix où la raison *cartésienne* n'existe plus... Impression de liberté totale, sentiment d'émerveillement sans pathos, sans jugement ni fausse pudeur. La respiration se modifie. Des larmes coulent parfois, non pas provoquée par un état émotionnel ou sentimental, mais à cause simplement de cette vulnérabilité acceptée, de l'abandon et du renoncement spontané que l'intellect vient de faire à tout commentaire, à toute défense.

Les expériences de contemplations heureuses, où le mental se tait spontanément, sont multiples : spectacles, paysages, moments privilégiés de plénitude... Je me souviens notamment encore d'émerveillements devant des œuvres d'Egon Schiele, Cézanne, Münch, Monet... Je me souviens de basculements spontanés dans le *Monde du Rêve* en lisant Rimbaud, Proust, Nerval... en entendant Schubert, Janáček, Mahler, Ravel, Vivier... Johan Sebastian Bach, Beethoven bien sûr et tant d'autres encore ; tous ceux qui, à un moment ou un autre, réalisant une œuvre, ont réussi à trouer l'enveloppe opaque qui sépare la conscience ordinaire de la conscience universelle...

Il faut dynamiter le Penseur de Rodin

Rodin avait reçu commande de l'État pour un portail destiné à un musée des Arts décoratifs à Paris. Le projet ne verra jamais le jour, toutefois l'artiste y travailla longtemps, réalisant les maquettes d'une œuvre inspirée par *l'Enfer* de la *Divine Comédie*. C'était une porte monumentale à deux battants sur lesquels apparaissaient en relief plusieurs damnés rencontrés dans les chants du poème de Dante. Au-dessus de cette *Porte de l'enfer*, en surplomb devant le tympan qui la surmontait, Rodin installa un homme assis, nu, plongé dans d'intenses réflexions : l'auteur, Dante Alighieri en personne, saisi dans l'effort de conception et d'accouchement de son chef-d'œuvre.

Un moulage en bronze du même personnage, de plus grande dimension, fut réalisé, mais solitaire alors et détaché de sa porte infernale ; dès lors l'homme ne figurait plus exclusivement le poète florentin du XIV^e siècle, mais devenait une représentation universelle du *Poète*, du *Penseur* !... La sculpture, présentée en avril 1904 dans le cadre du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts de Paris, eut une réception mitigée ; les inconditionnels de Rodin applaudirent, tandis qu'une autre part à peu près égale du public et de la presse s'esclaffait et ne cachait pas sa déception. « *Un Caliban, stupidement obstiné, qui rumine de sombres pensées de vengeance...* » put-on lire, entre autres critiques, dans un journal.

Peut-être les détracteurs bénéficiaient-ils encore d'un reste de lucidité ?...

Cet individu replié sur lui-même, le corps verrouillé pour mieux s'abstraire du monde extérieur, s'enfermant dans un mode autarcique pour concocter des projets manifestement peu aimables, cette figure maussade et constipée dont les traits se crispent sous l'effort pénible que lui réclame la connexion de quatre neurones dans ses cortex, ce *Caliban*, comme écrivait un journaliste, c'était donc là,

à en croire Auguste Rodin, l'image du *Poète*, du *Philosophe*, du *Penseur* surpris dans la noblesse de l'activité créatrice !... Il y avait de quoi rire en effet... Et l'on ne voudrait que sourire encore avant de balayer simplement la chose, si l'approbation à peu près sans réserve de la postérité n'en avait fait une raison de pleurer... L'image s'est imposée. Au sein de la société occidentale, elle est devenue l'incontestable symbole de la pensée humaine. Internationalement... Évoquez le penseur devant nos contemporains, d'emblée la représentation de Rodin s'imprime dans l'imagination. C'est pathétique... pathétique parce que, si l'homme occidental se reconnaît sans hésiter sous cette figure, c'est qu'elle coïncide avec les conceptions égocentriques de notre civilisation en crise, de notre société malade d'elle-même. Car que conçoit-il en réalité ce penseur renfrogné ? Quel genre de rêves peut-il bien élaborer, ce forcené qui triture impitoyablement ses méninges ?... Quoi donc, sinon des plans pour écraser ses congénères dans la compétition effrénée des carrières, des calculs qui lui permettront de réaliser des profits juteux et faire fortune sans freins, des stratégies à l'usage d'industries tentaculaires qui ruineront la nature en répandant la misère à tous vents... Bref, il accouche de sa pierre pour l'édification d'une société inhumaine et mercantile, celle-là même où nous sommes plongés aujourd'hui. Celle de l'homme déconnecté de l'Univers...

Dans sa *contemplation active*, le chamane n'aspire qu'à la communication avec tous les mondes, tangibles et intangibles, ambition qui ne peut se réaliser que grâce à une volonté et un effort d'ouverture phénoménaux... ouverture de l'esprit, ouverture physique du corps ; il n'a pas la prétention insensée d'être le créateur de sa pensée, il accepte de n'être, en toute humilité, qu'un intermédiaire, que le traducteur d'une vision créatrice universelle, qu'il capte et qu'il incarne...

L'homme occidental, imbu de son *cartésianisme*, ne se fie qu'à ses expériences et sa mémoire ; il réfléchit, en se comprimant la mâchoire avec son poing, analysant le passé pour concevoir l'avenir... Le chamane ne peut agir que dans le présent, dans l'ici et maintenant, puisque, œuvrant avant tout par le moyen de l'intuition, il se tient à l'écoute des manifestations de la nature, il est en dialogue sur le plan vibratoire avec les êtres spirituels et animés qu'il rencontre... et, dans un second temps seulement, il traduit et formule dans la matière les informations reçues.

De ce mode de fonctionnement découle l'incompréhension entre les chamanes et une majorité de scientifiques : pour ces derniers, tout savoir acquis par un *homme-médecine* traditionnel n'a pu l'être que de manière empirique ; selon eux, ce ne serait que l'aboutissement de milliers d'essais hasardeux, de tests réalisés sur plusieurs décennies et comptabilisant un nombre incommensurable d'erreurs et d'errements... Lorsqu'un chamane affirme qu'en vérité il a reçu ses informations grâce à une communication directe avec les éléments de la nature – qu'ils soient d'espèce animale, végétale ou minérale – l'homme dit *rationnel* refuse d'entendre autre chose que des fabulations et des bavardages folkloriques de primitif... Et pourtant...

En effet, la notion de *contemplatif actif* n'est paradoxale que dans le contexte de la pensée occidentale. C'est parce que le mode de concentration autarcique a été fixé à un moment donné et qu'il a dès lors été admis comme seul fonctionnement raisonnable que tout autre façon d'appréhender la conscience paraît aujourd'hui une fantaisie ou une élucubration. Il n'en était pas ainsi dans les temps très anciens, jusqu'au Moyen-Âge assurément et peut-être encore après. Cette conception occidentale est relativement *moderne*.

Alors oui, il est grand temps de dynamiter le *Penseur* de Rodin... au moins détruire son image despotique gravée dans notre mental.

Il ne fait aucun doute que si l'on demandait à des aborigènes d'Australie ou de l'Inde, à des initiés du Tibet, à des sages africains, pygmées et autres, à des hommes de connaissance amérindiens... de peindre leur *Penseur*, le portrait qu'ils en feraient serait à l'opposé du nôtre : ce serait un personnage en ouverture maximale, le corps dégagé et déployé face à l'espace ; il serait visiblement à l'écoute des mondes sensibles, abandonné dans la contemplation de l'univers avec tous ses mystères. Tout son être, traversé par l'inspiration, serait radieux et apaisé parce que voyageant spirituellement dans le *Monde du Rêve*.

*
* *

La critique négative émise ici contre la société occidentale peut justifier son insistance par le fait que son mode de pensée a fini par envahir, brutalement ou de façon insidieuse, les cultures différentes qui ont dû perdre alors, en totalité ou en partie, leur caractère profondément original.

En occident même, certains contestataires du système voudraient le combattre de l'intérieur et l'amender ; souvent ils accusent *l'intellect*, qui est désigné en fauteur de tous les maux, et ils prônent son anéantissement, un décervelage en quelque sorte ; dans leur bouche, le terme *intellectuel* prend une couleur péjorative très prononcée. Le mal de notre civilisation ne tient pas tant à l'existence de l'intellect qu'à son utilisation désordonnée et au moment où il intervient dans le processus de la pensée. L'intellect est un interprète indispensable ; son rôle est de traduire dans le corps et la conscience les informations captées par l'intuition et le ressenti. Hélas, trop souvent, fort et enivré de son érudition livresque et des expériences emmagasinées dans la mémoire, il se comporte en maître et occupe toute la place. – Comment jugerait-on un interprète de langues étrangères, recruté pour traduire une conversation entre deux ressortissants de pays différents, si, serviteur trop zélé, il ne pouvait se cantonner dans son simple rôle d'intermédiaire et se mettait à développer à sa manière et selon ses propres références les propos des interlocuteurs, allant jusqu'à leur couper la parole pour finir par accaparer le discours ?... – La solution n'est pas d'écrabouiller notre intellect pour qu'il se taise à jamais, mais il nous faut le convaincre que son rôle vient en seconde position, qu'il est le traducteur des messages échangés entre l'intuition et le corps et non pas un orateur autoritaire qui peut disserter à leur place.

S'incarner pour se quitter...

Le placement de la pensée à l'intérieur de soi implique forcément l'acceptation de l'incarnation. Ce n'est pas le moindre paradoxe que, pour explorer la spiritualité, intangible par nature, il faille investir le physique bien concret ; plus le voyage dans le rêve sera lointain et aventureux, plus l'incarnation et l'enracinement devront être solides et profonds.

Le corps est le véhicule merveilleux qui est donné à l'esprit pour qu'il ait loisir de se découvrir et se connaître grâce aux expérimentations qu'il va réaliser, dans la matière mais également dans l'invisible.

Les religions monothéistes ont opposé l'esprit et la matière comme deux ennemis inconciliables. La fameuse dualité de l'ange et de la bête... À les en croire, la quête spirituelle réclamerait une lutte austère et implacable visant à terrasser la matière, à mater la chair méprisable et honteuse ; elles ont jeté l'anathème sur le corps dont la nature diabolique est dénoncée par ses désirs, ses appétits, ses besoins terre-à-terre... Vision torturée, schizophrénique... Cette conception n'a pu s'imposer qu'en donnant une position transcendante à un dieu créateur détaché de sa création et supérieur à elle.

Le chamanisme ancestral n'est pas une religion ; c'est une philosophie où l'énergie créatrice originelle est immanente à la création ; l'esprit sacré vibre en tout et partout, il souffle sans discrimination à travers les éléments et les différents règnes minéral, végétal, animal et humain. Tout est relié et d'égale importance. L'anthropocentrisme, qui sacre l'être humain en maître de la nature par délégation divine, est inconcevable dans un tel mode de pensée où l'homme est considéré comme un élément ni plus ni moins essentiel que n'importe quel autre composant de l'univers⁴.

Comprendre et accepter la matière, aimer la matière, la respecter, s'engager profondément à l'intérieur du corps physique, telle est la loi inéluctable à laquelle il faut obéir si l'on cherche la spiritualité. Refuser les exigences du corps physique et par ailleurs tenter de s'évader dans une quête ésotérique – car c'est bien d'une fuite dont il s'agit en ce cas – ... l'exercice aberrant ne se commet pas impunément ; les exemples foisonnent d'aspirants mystiques qui ont versé dans un délire psychotique parce qu'ils reniaient la *bête* en cherchant à rejoindre les *anges*...

Dans le contexte philosophique, l'expérience dans la matière n'est pas forcément agréable, douillette... au contraire, elle peut exiger des traversées d'ascèse pénibles, des épreuves de dépassement de soi difficiles, douloureuses, athlétiques... Mais ce qui est requis lors d'une initiation artistique, chamanique ou, pour parler plus généralement, spirituelle, se pratiquera toujours dans le respect et l'amour du corps physique, avec un émerveillement intarissable devant cet instrument inouï qui nous est donné dans le temps d'une vie terrestre. C'est grâce à ce respect amoureux de la matière que s'acquerront des *forces* supplémentaires, que les énergies vitales du corps et de l'esprit se canaliseront et circuleront...

⁴ « Car ceci nous le savons, la terre n'appartient pas aux hommes, l'homme appartient à la terre. Ceci, nous le savons. Toutes les choses sont liées entre elles, comme le sang qui lie tous les membres d'une famille. Tout est lié. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a créé le tissu de la vie, il n'en est qu'une fibre. Tout ce que vous ferez au tissu, vous le ferez à vous-mêmes » (*Discours du chef Duwamish Seattle, 1854 - revisité par Teddy Perry, 1970*)

L'abondance du vide...

Je me souviens de mon apprentissage de *contemplatif actif*. J'étais bien loin de penser au chamanisme à cette époque-là, j'aspirais seulement à devenir un bon comédien. Dans mon cas, la formation se révélait ardue et douloureuse et, avant d'accomplir avec aisance le *passage de l'autre côté du miroir*, mes progrès furent chaotiques et semés d'embûches, avec parfois des éclairs fulgurants qui étonnaient les spectateurs et les faisaient s'exclamer sur mes dons et mes trouvailles, suivis de trous noirs qui amenaient certains à se gratter la tête en remettant en cause mes facultés... Pour ceux qui connaissent encore le vieux jeu de société qu'on appelle le *Jeu de l'Oie* : j'avancais et reculai sur le chemin selon l'humeur des circonstances comme un joueur dont la marche vers la victoire s'effectue au gré des cases favorables ou néfastes sur lesquelles il passe... Un jour, je me suis trouvé piégé à la case *prison*, dans laquelle je suis resté enfermé durant trois années interminables, tandis qu'il me fallait assister à la progression de mes partenaires qui, me laissant sur le carreau, caracolait loin devant, de plus en plus à l'aise et contents... Je ne réussissais plus rien ; je ne comprenais plus rien à rien ; j'étais devenu bête et geignard. Je n'enregistrais qu'échecs, avanies et humiliations. J'avais le sentiment de traverser un désert de glace sans horizon, dans un état de misère morale épouvantable, écumant de rage et d'angoisse parce que tous mes efforts pour en sortir ne se traduisaient qu'en débâcles...

Comment expliquer cette incapacité à quitter la geôle saturnienne où j'étais tombé ? Pourquoi ?... Qu'est-ce qui m'entraînait ainsi irrésistiblement dans mes tréfonds obscurs jusqu'à m'ensevelir dans une espèce de vase gluante où je mourais de paralysie et d'idiotie ?... Manque de conviction et de motivation réelles ? Est-ce que j'étais affligé d'une paresse mentale hors du commun, d'un défaut de courage qui me faisait renâcler devant les efforts à soulever ?... Avais-je la lâcheté de m'enfoncer dans un brouillard de stupidité pour éviter d'affronter mes démons intérieurs ?... Nous sommes complexes et un effet peut être induit par plusieurs causes : divers états et sentiments contradictoires, coexistant ou alternant, peuvent nous animer ou nous inhiber ad libitum – en période de crise existentielle plus que jamais...

Seulement dans mon cas... par-dessus tout ce qu'on pouvait prétendre et qui était peut-être vrai, il y avait une chose qu'on ne pouvait me dénier : j'étais furieusement zélé ! Je me battais comme un diable avec de grandes dépenses d'énergies, de sentiments et d'émotions... Coincé dans mon cul-de-basse-fosse moral, au comble du désespoir et de la honte, je tenais le coup vaille que vaille grâce à une opiniâtreté qui finissait par toucher les confins de l'absurde. Groggy mais toujours dans le combat !... Oui, incontestablement, j'étais doté d'une inébranlable BONNE VOLONTÉ !...

La volonté est un atout flatteur, dont on félicite généralement celui qui en fait preuve. En réalité c'est une arme dangereuse qui se retourne souvent contre l'utilisateur.

Bien sûr, grâce à elle je ne capitulais pas quand d'autres, paralysés de la même manière, auraient depuis longtemps jeté l'éponge. En même temps, cette même volonté m'interdisait l'accès au passage décisif. Mon entêtement et mon zèle me condamnaient à rester sur place. Je me brisais le crâne à cogner contre une porte verrouillée, tout en refusant de comprendre et admettre que le seul verrou consistait en ma folle détermination à me battre coûte que coûte sans faiblir... – Les *bonnes intentions*... les pavés de l'enfer !... Pièges pervers de la volonté mal

comprise... – Mes *bonnes* dispositions, ma détermination, ne faisaient que me raidir et rendre impossible l'abandon grâce auquel on parvient à la vulnérabilité.

Durant toute mon enfance, on m'avait inculqué les préceptes des gens biens, les principes qui feraient de moi un homme digne d'obtenir une place dans notre société : on m'avait convaincu qu'il fallait toujours être fort et rempli !... *Tu ne seras jamais trop fort, jamais assez rempli !*... Rempli par quoi ? Plein de quoi ?... – Mais... de sentiments, d'opinions, d'émotions, de vérités apprises, et *cætera*, et *cætera*...

Je m'accrochais aux règles qu'on m'avait inculqué et, donc, gonflé à bloc de forces, d'émotions, d'idées préconçues, je revenais sans cesse devant cette porte du *Monde du Rêve*, m'obstinant à taper sur elle comme un sourd. En toute logique, elle refusait catégoriquement de s'ouvrir puisqu'elle ne peut céder le passage qu'à ceux qui acceptent de se présenter vides... sans idées préconçues et sans attentes.

Qu'est-ce qui terrifie tant dans le fait de s'abandonner sinon la peur du vide ?... Peur de lâcher ce que je sais, peur de me dépouiller de tout ce que j'ai acquis avec beaucoup de peine... peur de renoncer aux idées que je me fais de moi-même, à ce que je crois et à ce que je pense faire partie de moi... ce *Moi-même* dont je suis pourtant si mal satisfait, bardé de complexes, couturé de blessures jamais refermées, délabré par les névroses et le mal-être... mais auquel je m'agrippe envers et contre tout parce que la perception que j'ai de sa consistance est quand même rassurante. Oui, peur atroce de perdre ma personnalité, mon caractère, mes conceptions du monde et mes croyances, tous ces ingrédients dont je me suis convaincu qu'ils entrent dans la composition de *Moi-Même*. Si tout cela s'en va, que restera-t-il ?... Est-ce que je ne vais pas me perdre définitivement dans le temps, dans l'espace, dans une forme d'existence étrangère... peut-être devenir fou ?... Mon *Moi*, mon précieux *Moi*, si je le quitte, est-ce qu'à mon retour je le retrouverai m'attendant devant la porte, et serai-je capable alors de le réintégrer, de l'enfiler à nouveau comme un vieux vêtement familier et me rhabiller avec ?...

Le jour où, touchant le dernier fond du désespoir, épuisé, à bout de force, j'ai baissé les bras – moralement et physiquement – en versant des pleurs comme un môme, me résolvant à l'idée que *cette fois c'était bien fini*, que je devais renoncer irrémédiablement à devenir comédien puisque décidément je n'y comprendrais jamais rien... à cet instant précis la porte s'est ouverte d'un coup et j'ai basculé dans le vide.

En face de moi, j'ai entendu Francette Cléret crier ; – Oui !... Enfin !... cette fois, tu y es !...

J'ai encore eu le temps de penser : « Elle se fout de moi... J'y suis ?... Où ?... Je viens justement de laisser tomber... de décider que j'en ai marre et que je démissionne... »

Je n'avais émis aucune parole audible, mais elle lisait facilement les pensées, elle m'a répondu : – C'est justement ce qui t'est demandé depuis le début : Lâcher tout !... RENONCER À FAIRE pour LAISSER FAIRE !...

Oui, le voile était enfin déchiré et le véritable enseignement pouvait reprendre ; je n'étais pas encore sorti du tunnel, toutefois le bout s'annonçait par un trou de lumière dans le lointain. Il a fallu encore trimer durant des mois et des mois, inlassablement répétant le processus pour convaincre, pour apprivoiser, habituer à ce nouveau mode de fonctionnement jusqu'à la moindre parcelle du corps, sans en négliger aucune... chaque nerf, chaque muscle, chaque organe, chaque neurone, chaque cellule... Il n'était pas évident de faire admettre à toutes ces choses-là, qui avaient si longtemps travaillé à se charger telle une péniche de fret, que la seule chose exigée maintenant était se délester, tout passer par-dessus bord pour s'alléger. Il ne s'agissait plus d'acquérir de nouvelles connaissances ou

techniques ; au contraire ce qui m'était demandé était soustraire, enlever... ôter les filtres, enrayer les automatismes, balayer les principes et les bonnes manières... parvenir à la nudité intégrale pour me tenir face au monde sans fard, sans attitude, sans code. C'est bien cela qu'implique la pensée *coulant à l'arrière de soi et s'incarnant dans le rêve*...⁵

Ne plus faire... Laisser faire...

J'étais malhabile comme un enfant qui apprend à marcher, je faisais des erreurs risibles. Souvent lorsque ma pensée descendait, parvenue aux abords marécageux des *limbes* qu'il lui fallait traverser, je m'engluais dans une sorte de brume et je sommais dans le sommeil. Pour les éventuels témoins qui assistaient à nos séances de travail, le phénomène ne manquait pas d'être étonnant... parce que je pouvais m'endormir dans n'importe quelle position, que je sois assis ou debout sur mes jambes sans aucun appui contre un soutien extérieur... Il a fallu que je trace le sillon avec constance, patiemment, pour petit à petit parvenir sans dérapage à crever ce plancher et passer de l'autre côté. À force d'exercices répétitifs du mécanisme, la dextérité est venue... Difficile de concevoir encore cette lutte si longue et si pénible maintenant que le voyage s'accomplit par simple réflexe, en un dixième de seconde, sitôt que l'ordre du basculement et de la chute de la pensée est donné...

Laisser faire...

L'artiste-chamane – le chamane-artiste – frappe son tambour... L'instrument gronde et roule sourdement : on croirait entendre la voix de la terre, d'ordinaire inaudible à l'oreille, traduite ici par les vibrations de la peau tendue... puis le tambour semble rugir tel un feu qu'une saute de vent soudain attise, ou une vague de la mer s'abattant sur des rochers ; ensuite il est emporté dans une scansion implacable qui sonne comme la battue d'un cœur...

L'instrumentiste n'y est pour rien.

Sa voix monte par-dessus l'instrument, en sons gutturaux ou filés, tantôt dans le registre des graves, tantôt gagnant les aigus du contre-ténor ; ce n'est pas lui qui chante : il est traversé. La frappe du tambour et les inventions du chant lui sont parfaitement inconnus, toutefois ils ne lui appartiennent pas moins pour autant ; à la fois étrangers et familiers...

Il ne se soucie pas de savoir d'où *ça* vient – de l'intérieur de lui ?... de l'extérieur ?... et si cela vient d'ailleurs, de quel secteur ? de quelle dimension précisément ?... Il se doute que cela est en rapport avec l'énergie créatrice qui traverse tout. À vrai dire, la question n'a plus beaucoup d'intérêt ; une seule chose importe dans le présent, laisser *cela* agir... laisser « *ça* » se déployer.

Il constate un singulier dédoublement, une distanciation entre sa conscience aussi étale et paisible qu'une eau dormante et les mouvements de son corps, surs, rapides et aiguisés...

⁵ On pourrait comprendre en me lisant que je fais l'apologie de l'ignorance et de l'inculture... N'étant plus à un paradoxe près, je réponds : non, certainement pas !... Selon moi, on n'est jamais trop instruit, on n'est jamais trop savant, on n'est jamais trop virtuose – un chamane authentique est un virtuose -. L'enjeu est que science et culture soient opportunes, transcendées, digérées et assimilées au point de ne plus être repérables ; si bien logées au plus profond de soi qu'elles ne signalent plus leur présence par le biais de l'intellect.

Le dédoublement s'accroît, se faisant encore plus net... Il peut danser. Il ne contrôle rien, sa responsabilité ne consistant qu'en un *écartement* de lui-même afin d'accueillir ce souffle d'inspiration qui l'envahit. La mobilisation de son corps est entière ; en même temps, il est capable de se voir globalement, de la plante des pieds au sommet du crâne, au-delà même, se survolant dans la position d'un pilote aux manettes, ou bien d'un marionnettiste inspiré qui actionne les ficelles d'une marionnette vivante.

Il vit ces phénomènes sans en être troublé ; au contraire : loin de le dérouter, ces perceptions antinomiques sont des repères ou des balises sur les étapes du voyage. Et puisque tout semble paradoxal dans ce monde-là, disons qu'il se perçoit *décollé* de lui-même et pourtant une seule entité homogène et cohérente ; et cette entité se trouve en osmose avec son environnement, parfaitement immergée et fondue en lui... Malgré toutes ces sensations qui devraient lui paraître inconciliables, il demeure imperturbable, accueillant tout avec une parfaite évidence...

En vertu du théorème bien connu : *ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, ce qui est à l'intérieur est comme ce qui est à l'extérieur*, ainsi son corps est-il un reflet du cosmos, peuplé de galaxies parmi lesquelles il lui est loisible de naviguer à une vitesse bien supérieure à celle de la lumière... Rien ne lui échappe de ce qui se passe au-dedans et autour de lui ; tout est distinct, jusqu'au plus infime détail ; vigilance et vivacité d'esprit lui permettent de répondre instantanément à chaque suggestion ou impulsion qui se manifeste avec la fulgurance d'un flash lumineux... Chaque partie de son corps réagit sans entraves, instantanément. Sitôt rêvé, sitôt exécuté...

Il danse, il chante, il joue...

Il est à sa place, tout simplement. Sans jugement. Sans rien à prouver, ni aux autres ni à lui-même. Sans rien à imposer ; sans rien à cacher. Il est présent, voilà tout... Il exécute ce qu'il y a à faire, avec lucidité. Il n'en ressent pas d'orgueil, pas de sentiment de supériorité, pas de fausse modestie non plus, ou de tentation incongrue de pudeur. Il est ce qu'il est, ni plus ni moins... Il ne se prend pas au sérieux.

Il a bien conscience que tout ce qu'il accomplit est important au suprême degré – vital même ! – mais pas sérieux !... L'esprit de sérieux est mortifère et transforme les vivants en robots sans cœur et sans âme... C'est *l'esprit de sérieux* qui hante les ministères, les officines de la finance, les champs de manœuvres militaires, les cabinets des juristes... tous les temples du pouvoir et du consumérisme, lesquels sont plus glacés que morgues et cimetières. Le chamane, comme l'artiste, n'a d'intérêt que pour la vie, aussi jamais il ne se départ d'une de ses armes majeures : l'humour. L'humour sur lui-même et partout. L'humour bienveillant, dépourvu d'ironie.

Je m'arrête ici.

Je viens de tenter un exercice périlleux, pour ne pas dire impossible : traduire en mots l'indicible, rapporter sous forme de phrases ce qui n'est que de l'expérience éphémère, du ressenti personnel, de la vie originale... Aussi scrupuleux que l'on ait le souci d'être, les mots sont trop incertains, trop approximatifs. Dans mes ateliers d'initiation – où les participants sont guidés dans le processus d'incarnation de leur pensée et invités à entraîner leur corps afin d'évoluer en état de rêve et créer les conditions intérieures à l'accueil de l'inspiration – la parole n'est qu'un moyen d'approche, c'est comme un vague cercle composé à l'aide de mots et de phrases dont le seul but en réalité est faire apparaître l'intérieur même du cercle,

lequel reste non-dit, inexprimé et qui, seul, compte – je pourrais tenter la comparaison avec certaines estampes japonaises dont la partie graphique ne constitue pas le sujet principal, mais n'existe en réalité que pour révéler les espaces blancs, les vides, lesquels seulement ont intéressé l'artiste –. J'ai essayé de procéder de même dans les pages qui précèdent, où je me suis servi en partie de ma propre histoire, j'ai rapporté quelques séquences-clés de mon expérience, j'ai utilisé le contre-exemple du *Penseur* de Rodin, j'ai abordé sommairement la philosophie du chamanisme, j'ai décrit le processus du cheminement de la pensée, et ainsi de suite... toutes ces démonstrations, toutes ces informations n'avaient pas d'autre intérêt que faire deviner, autant que faire se peut, une technique précise de méditation active sans recourir à un enseignement sec et didactique. J'ai tenté aussi de faire apparaître l'essentiel : que le but essentiel de cet entraînement long et difficile est d'accompagner chacun dans la conquête de sa liberté, de son autonomie⁶. La véritable ambition est de parvenir à se connaître soi-même tel que l'on est à sa source, quand on réussit à se délivrer des *sur-moi* qui nous guident et nous travestissent... Durant tout le travail en atelier, il est important de participer avec confiance et disponibilité, mais sans jamais abandonner la vigilance : les explications, les images, les démonstrations qui sont données ne sont que des guides ponctuels ; sans cesse, il faut rester à l'écoute attentionnée de soi-même.

Ne perdons jamais de vue que tout récit d'expériences vécues par l'un ou par l'autre, transmis sous forme de livres ou d'enseignements, n'est que le miroir plus ou moins déformant d'instantanés vécus par un être qui nous restera à jamais étranger... Celui qui parle ne peut offrir que sa propre expérience... et, en réalité, à part peut-être apporter un divertissement passager... son expérience propre ne présente pas un grand intérêt... La seule expérience valable, c'est la nôtre, celle que l'on réalise grâce à nos sensations, nos visions, nos pensées... Notre voyage dans notre *Monde du Rêve* n'appartient qu'à nous puisque chaque aventure dans cet univers particulier est unique et incomparable... Chaque rencontre personnelle avec l'Esprit sacré est la seule authentique.

⁶ En effet une aventure spirituelle ne peut avoir d'autre visée que la conquête de la liberté et de l'autonomie, rien d'autre que la réalisation de soi. Quelle aberration, quel forfait contre la nature lorsque des êtres sans conscience se permettent d'utiliser la spiritualité à des fins de manipulation et de domination des autres !... Toute notion de sectarisme ou d'embrigadement est incompatible avec l'essence même du chamanisme ; un chef de secte se désigne donc automatiquement lui-même comme charlatan et usurpateur. En chamanisme, aussi bien qu'en art, il ne peut y avoir de maître. Le seul gourou, c'est soi-même.